

Le musée Tamayo, haut lieu d'art contemporain

Brigitte Morissette

Volume 26, Number 106, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morissette, B. (1982). Le musée Tamayo, haut lieu d'art contemporain. *Vie des arts*, 26(106), 44–45.

LE MUSÉE TAMAYO, HAUT LIEU D'ART CONTEMPORAIN

BRIGITTE MORISSETTE

A l'orée du bois de Chapultepec, poumon de la gigantesque capitale mexicaine, entouré de sycomores et de pelouses aux couleurs imperceptiblement changeantes comme les saisons de Mexico, le nouveau musée de Rufino Tamayo plaide en faveur de neuf ans de luttes épiques et de débats acharnés.

Paranoïa d'un artiste vieillissant qui veut immortaliser dans le béton d'un musée un nom pourtant célébré dans le monde entier depuis près de soixante ans?

En 1974, au cours d'une immense fête qui avait duré deux jours, l'État mexicain avait inauguré à Oaxaca, sa ville d'origine, dans un beau couvent du 17^e siècle spécialement restauré, un premier musée Tamayo contenant la collection de pièces archéologiques amassées par les soins de l'artiste. Mais dans la ville de Mexico, c'est un musée dédié aux grands courants de la peinture et de la sculpture internationales d'après-guerre que réclame Tamayo; il offre à la nation une collection d'œuvres des plus célèbres peintres et sculpteurs contemporains qui vaut plusieurs millions. En échange, il exige un musée. Pas n'importe où, mais dans ce parc de Chapultepec où défilent dans leur temps libre des masses de monde ordinaire, et où se trouve aussi un ensemble de sept musées dont le fameux Musée d'Anthropologie.

Du coup, Tamayo, par ses exigences, se met à dos non seulement ses adversaires habituels (peintres, critiques, intellectuels de gauche) qui exigent de voir d'abord la collection, mais aussi les écologistes, inquiets par la nouvelle menace qui pèse sur des espaces verts aussi essentiels que l'air de plus en plus rare et de moins en moins transparent de Mexico, et qui se réduisent comme une peau de chagrin entre les mains des spéculateurs tant publics que privés. Tenace et têtu comme ses ancêtres zapotèques et conquistadores, Tamayo ne démord pas.

Finalement, à 82 ans, Rufino Tamayo, le dernier des grands muralistes mexicains, iconoclaste, pourfendeur du nationalisme et du réalisme social de ses prédécesseurs (Rivera, Siqueiros et autres Orozcos), peut continuer de peindre, tranquille, ses personnages droits et mystérieux comme des statues préhispaniques, ses femmes cubistes, ses couleurs vives et d'un exquis raffinement, rencontre de deux cultures: la plus moderne et la plus ancienne des deux Amériques.

«La peinture, c'est ma vie depuis 1917. Comme manger», m'a dit Tamayo dans sa maison de San Angel, le quartier des artistes, des intellectuels et d'une bourgeoisie dont le raffinement se cache derrière de hauts murs de pierre dans de petites rues pavées rappelant la campagne mexicaine d'avant la Révolution.

Jardin mystérieux ombragé d'arbres aux essences multiples qui témoignent des soins attentifs de Tamayo; maison à la mexicaine décorée de sculptures et d'objets d'art populaire. Dans l'atelier, à l'étagé, une vive lumière baigne les deux



tableaux auxquels Tamayo met une dernière touche. Ce lieu, comme échappé miraculeusement à l'histoire, au bruit et à la pollution de la capitale, est situé à une extrémité de la ville; le Musée Tamayo à une autre, dans ce bois de Chapultepec qui sert de terrain de pique-nique, tous les week-ends, à des dizaines de milliers de familles mexicaines.

Masse de béton mêlé de pointes de marbre, le Musée Rufino Tamayo se trouve, comme l'a voulu son créateur, dans l'axe du fameux Musée d'Anthropologie et du Musée d'Art Moderne, pôles de deux cultures dont la plus ancienne n'a pas fini d'inspirer la plus moderne. «J'ai voulu offrir à mon peuple, raconte Tamayo, une rétrospective des révolutions de la peinture internationale depuis la dernière guerre.»

Tamayo voulant témoigner de «l'abstractionnisme informel», comme il dit, à cent mètres des chefs-d'œuvre aztèques et mayas: Diego (Rivera) et Alfredo (Siqueiros) ont dû se retourner dans leur tombe!

Tamayo a eu de la sorte de grands coups de passion depuis son premier poste au Musée d'Archéologie, alors qu'étudiant à l'École des Beaux-Arts il travaillait à restaurer, pour gagner sa croûte, les vestiges de l'archéologie préhispanique.

«Le tourisme commençait à entraîner la disparition des arts populaires, raconte-t-il. On m'a nommé chef d'une entreprise de sauvetage qui m'a mis en contact avec l'art précolombien, et c'est alors que ma nationalité a vraiment trouvé ses racines.» C'est aussi ce qui l'a inspiré dans la réalisation de ses somptueuses fresques du musée de Bellas Artes, inspirées par la naissance d'une nation, sorte de Guernica enveloppé dans les lignes et les couleurs magiques de Tamayo. D'ailleurs, Tamayo lui-même ne renie pas l'influence de Picasso.



2

«Je me suis confronté à tout ce qui existe dans le monde, confie-t-il avec le regard mélancolique des gens de sa race. Je crois que la culture, en général, et l'art, en particulier, est une accumulation d'expériences venues de toutes parts, une pyramide où se rencontrent les expériences de tout le monde. Je communique mes expériences de la même façon que j'ai profité des expériences des autres, à partir de Picasso qui a imprimé aux arts un changement si brutal que les bases de la peinture en ont été totalement modifiées.»

L'immeuble abritant le nouveau musée est un ensemble de volumes compacts tournés vers l'intérieur, commentent les deux architectes. Teodoro Gonzalez de León et Abraham Zabludovsky ont imaginé «des masses échelonnées de telle manière que les dimensions réelles de l'édifice paraissent diminuer à mesure que l'on s'en approche». Chacune des faces de l'édifice offre une perspective différente; les talus qui l'entourent sur trois côtés réduisent la hauteur des volumes et établissent une sorte de continuité avec la nature environnante. A l'intérieur, les salles et les différents niveaux sont réunis par un système de circulation qui rappelle celui du Guggenheim sans toutefois être aussi évident ni conditionner l'utilisation de l'espace.

Le plus réussi: la diversité des ambiances créées par les surfaces de dimensions différentes et les conditions variées de la lumière, mélange d'éclairage artificiel et naturel provenant de fenêtres protégées des rayons directs du soleil et ouvrant sur de petits patios à la mexicaine qui font surtout penser à des niches où l'on peut enchâsser plantes et sculptures. Mais la lourdeur des poutres de béton qui traversent le patio central et l'opacité du matériau peuvent donner par moments l'impression d'écraser des œuvres conçues justement pour échapper à la prison des règles.

1. Rufino TAMAYO dans son jardin de San Angel
2. L'entrée du Musée Rufino Tamayo de Mexico.

Les tableaux de Tamayo paraissent bien encadrés dans le voisinage des géants de la peinture dont il a fréquenté un grand nombre durant les dix-huit ans qu'il a passés à New-York et les douze ans, à Paris, avant de revenir à Mexico: Picasso, Dali, Ernst, Bacon, Bonevardi, Agam, Rothko, Motherwell, Frankenthaler, Hartung, Guinovard, Garriga, Léger, Le Parc, Liberman, Magritte, Matta, Soto, Pasmore, Okada, Pomodoro, Tapiès, Warhol, Zao Wou-ki, Vasarely, Riopelle, dont l'œuvre est installée en bonne place, près d'une baie vitrée d'où l'on aperçoit la ligne des figuiers de Chapultepec.

«Nous sommes tous politiques, soupire Tamayo, on ne peut l'éviter; mais l'art ne doit pas être politique. L'art est une expression, l'art est communication à travers les sens, pas l'intelligence. Mon objectif, c'est d'éviter que l'art soit compromis dans la politique, particulièrement dans le cas du Mexique où la politique avait fini par mettre la peinture à son service.»

Le nouveau musée de Chapultepec, financé avec les millions de la télévision privée et du puissant groupe industriel de Monterrey (la ville mexicaine des affaires), n'abrite pas seulement trois cents spécimens de la peinture contemporaine internationale; plus intimement, ce sont les thèses de Rufino Tamayo qui s'en dégagent: «A la différence de mes prédécesseurs, qui voulaient créer une école mexicaine de peinture, je crois que la peinture est universelle, lance-t-il avec véhémence. C'est un langage universel auquel on peut seulement conférer un accent national.»